Rose-Marie Arbogast, Benoît Clavel, Sébastien Lepetz, Patrice Méniel et Jean-Hervé Yvinec, *Archéologie du cheval. Des origines à la période moderne en France*. Paris, Éditions Errance, 2002, 128 p., bibl., ill. (« Collection des Hespérides »).

Jean-Pierre Digard

Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/etudesrurales/128>

DOI: 10.4000/etudesrurales.128

ISSN: 1777-537X

Publisher

Éditions de l'EHESS

Printed version

Date of publication: 1 January 2002

Electronic reference

Jean-Pierre Digard, "Rose-Marie Arbogast, Benoît Clavel, Sébastien Lepetz, Patrice Méniel et Jean-Hervé Yvinec, *Archéologie du cheval. Des origines à la période moderne en France*. Paris, Éditions Errance, 2002, 128 p., bibl., ill. (« Collection des Hespérides »).", *Études rurales* [Online], 163-164 | 2002, Online since 25 June 2003, connection on 07 September 2021. URL: <http://journals.openedition.org/etudesrurales/128> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.128>

This text was automatically generated on 7 September 2021.

© Tous droits réservés

Rose-Marie Arbogast, Benoît Clavel,
Sébastien Lepetz, Patrice Méniel et
Jean-Hervé Yvinec, *Archéologie du
cheval. Des origines à la période
moderne en France*. Paris, Éditions
Errance, 2002, 128 p., bibl., ill.
(« Collection des Hespérides »).

Jean-Pierre Digard

Paraissant presque un an après le remarquable catalogue d'exposition dirigé par Patrice Brun sur *Le cheval, symbole de pouvoirs dans l'Europe préhistorique* (Nemours, Musée de Préhistoire d'Île-de-France, 2001), et bien qu'elle ne recouvre pas exactement le même objet, cette *Archéologie du cheval* souffre quelque peu de la comparaison. Sa présentation plus austère, son titre qui promet plus qu'il ne tient -- malgré une introduction (pp. 5-6) qui prête à confusion en abusant de l'analogie entre présent et passé, il n'est guère question, dans l'ouvrage, de la « période moderne » --, cette manière, enfin, de critiquer d'autres travaux sans les citer, tout cela contribue à mettre d'emblée le lecteur « sur l'oeil », pour parler le jargon équestre. Pourtant, celui-ci aurait tort de s'arrêter à cette première impression. Sur plusieurs aspects, en effet, le livre apporte d'utiles éléments de synthèse de travaux spécialisés d'archéozoologie restés jusque-là dispersés et difficiles d'accès.

L'archéologie du cheval ici présentée (chapitre 1) s'appuie sur l'analyse des découvertes de restes osseux d'équidés -- chevaux sacrifiés ou inhumés, déchets alimentaires, résidus d'équarrissage ou d'activités artisanales --, dont la datation est comprise dans une fourchette allant de -5000 à 1500, réalisées principalement dans la moitié nord de la France.

S'agissant, pour commencer, de la domestication du cheval (chapitre 2), les auteurs soulignent la faible incidence de celle-ci sur l'anatomie de l'espèce équine, d'où la difficulté de distinguer chevaux sauvages et chevaux domestiques, si ce n'est par les harnachements, eux-mêmes périssables, à l'exception des pièces métalliques, plus tardives. Ils relèvent également la multiplicité des sites possibles de domestication du cheval, de l'Ukraine au Portugal, sans vraiment se prononcer sur la question de savoir si cette multiplicité traduit des phénomènes de diffusion d'un centre vers la périphérie ou bien des phénomènes de convergence entre plusieurs foyers autonomes de domestication. La disparition des restes de chevaux sauvages à la fin de l'ère glaciaire leur paraît devoir être attribuée à la diminution de leur chasse plutôt qu'à leur raréfaction. Les auteurs dénoncent le « mythe de l'origine du cheval domestique » (p. 19) construit à partir des trouvailles faites sur le site de Dereivka en Ukraine, dont la datation elle-même (-V^e millénaire) est sujette à caution. S'interrogeant sur les « ressorts du succès » de la domestication du cheval, ils considèrent que la consommation de viande était un facteur important mais néanmoins pas « suffisamment mobilisateur » (p. 24) ; ils cherchent d'autres explications dans le développement des cultures pastorales et dans l'organisation sociale des sociétés domesticatrices -- non sans risque de confondre ainsi les causes et les conséquences de la domestication.

Abordant ensuite les outils de la domestication et l'équipement du cheval, les auteurs pointent avec justesse -- mais sans grande originalité, ce fait ayant été déjà identifié et analysé dans des travaux qui ne sont pas mentionnés ici -- les difficultés auxquelles se heurtent les archéologues quand il leur faut étudier des « techniques sans objets » comme l'élevage. Le caractère tardif de l'invention d'instruments déterminants comme la selle, les étriers ou la ferrure à clous est bien rappelé. Mais on s'étonne que soient passés sous silence les problèmes posés par l'évolution de l'attelage, que soit reprise l'erreur qui consiste à voir dans le mors une preuve de l'existence de la monte à Dereivka, que la définition et, par conséquent, la datation de la selle à arçon (préalable incontournable de l'étrier) soient laissées dans un tel flou (pour moi, il n'y a pas d'arçon à Pazyryk !).

La rareté des squelettes complets rend délicate l'étude des variations de la taille des chevaux domestiques. Le chapitre 3 consacré à cette question emprunte l'essentiel de sa matière à la vaste compilation de données archéozoologiques et historiques effectuée par Frédérique Audouin-Rouzeau (1994)¹. La constance de la stature des chevaux sauvages aux premiers chevaux domestiques (vers 1,30 m au garrot jusqu'au -III^e siècle) confirme que la domestication n'a guère influé sur l'anatomie équine. Plus encore, les chevaux gaulois sont « petits et mal faits », constatation qui jette un doute sur l'« effrayante » réputation de la cavalerie gauloise. La situation n'est guère plus brillante chez les Romains, sauf pour les « grands chevaux de guerre » importés ou au moins croisés avec des chevaux de Scythie ou de Perse. Là comme ailleurs, est-il justement noté, « le cheval » idéal « est [...] par définition celui que l'on recherche : il n'existe donc pas » (p. 47). Au Moyen Âge, la taille monte autour de 1,40 mètre. On déplore par endroits un emploi déplacé du mot « race », concept zootechnique élaboré au XIX^e siècle.

Le « cheval aliment » (chapitre 4) donne lieu à une utile synthèse historique, malgré, là encore, les difficultés auxquelles on se heurte en l'étudiant : il arrive notamment que l'hippophagie soit signalée dans les sources écrites primaires alors que sa pratique n'apparaît pas à l'examen des restes osseux, ou inversement. Au total, le cheval est peu

chassé au Néolithique. Au contraire, sa viande était appréciée des Gaulois, tout particulièrement du nord-ouest de la Gaule. En revanche, les Grecs et les Romains ne se résolvaient à manger du cheval (mais non de l'âne) qu'en cas d'absolue nécessité ; l'influence romaine en Gaule se traduit notamment par le recul de l'hippophagie. Les derniers vestiges d'hippophagie en Europe furent combattus par les papes du VIII^e siècle, mais avec des succès inégaux : la consommation de la viande de cheval subsistera tout en continuant de perdre du terrain. L'hippophagie ne sera officiellement autorisée en France qu'à partir du milieu du XIX^e siècle, sans toutefois parvenir à s'imposer ni partout ni définitivement ainsi qu'en témoigne sa quasi-disparition aujourd'hui.

L'examen des pratiques religieuses en Gaule (chapitre 5) montre des inhumations de chevaux seuls ou avec des humains, dans un traitement funéraire commun dont les raisons n'apparaissent pas clairement, ainsi que des sacrifices de chevaux, à des fins alimentaires ou non ; il s'agissait peut-être, dans ce dernier cas, d'animaux associés aux combats et inhumés dans le cadre de commémorations. La plupart des chevaux sacrifiés avaient été exposés à l'air libre, préalablement à l'enfouissement de parties de carcasses en voie de décomposition. L'inhumation en fosse ou en cercueil reflétait sans doute une diversité des statuts.

Les carcasses de cheval donnaient lieu à une importante activité de récupération de peau, graisse, tendons, crin, os, corne, sang, viande pour la nourriture des chiens (chapitre 6), activité à l'origine de dépôts spécifiques d'ossements, toujours plus nombreux à mesure que l'on avance dans le Moyen Âge. Remplaçant les pratiques individuelles d'abandon à l'air libre ou d'enfouissement des carcasses, habituelles dans les campagnes, l'équarrissage apparaît comme un phénomène essentiellement citadin, générant des dépôts d'ossements le plus souvent évacués à l'extérieur des enceintes. Plusieurs des matières premières ainsi récupérées étaient destinées à diverses activités artisanales (chapitre 7). Déjà à l'Âge du Fer et à l'époque gallo-romaine, il existait un artisanat spécifique de fabrication d'objets à partir d'ossements de chevaux : dés, jetons, pelles en omoplate, couteaux dans les mandibules, aiguilles, matrices pour le travail au tour, etc. Au Moyen Âge, l'artisanat se professionnalise : tabletier, patenôtrier (fabricant de perles de chapelet).

La conclusion de l'ouvrage tranche heureusement, par sa circonspection, sur les maladresses de l'introduction. Comme mûris par les difficultés de leur entreprise, les auteurs s'attachent surtout ici à souligner les limites d'une archéologie du cheval : incertitudes quant à la distinction anatomique des chevaux sauvages et domestiques, silences des restes osseux, qui renseignent plus sur la mort des animaux que sur les utilisations de leur vivant. Parmi les acquis les plus notables, on retiendra tout particulièrement l'existence d'une transition, à l'époque gallo-romaine, d'un système d'utilisation du cheval associant pratiques religieuses et hippophagie, à un autre fondé au contraire sur l'équarrissage et la transformation artisanale de produits de récupération.

La bibliographie est inégale et comporte des références incomplètes ou erronées. Au total un petit livre de synthèse utile mais souvent déroutant, aux contours imprécis, mélange de descriptions rigoureuses et d'interprétations parfois imprudentes, sans doute écrit trop rapidement. Le lecteur aura tout intérêt à le compléter par le catalogue, déjà cité, de Patrice Brun. Les divergences de l'un à l'autre montrent en outre que l'archéologie du cheval reste plus riche de conjectures que de certitudes.

NOTES

1.. F. Audouin-Rouzeau, *La taille du cheval en Europe de l'Antiquité aux temps modernes*. Juan-les-Pins, Centre de Recherches archéologiques du CNRS (Fiches d'ostéologie animale pour l'archéologie, série B : Mammifères, n° 5), 1994.